



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
2005

---

### Joël Biard et Jean Celeyrette (dir.), *De la théologie aux mathématiques. L'infini au XIV<sup>e</sup> siècle*

Max Lejbowicz

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/131>

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Référence électronique

Max Lejbowicz, « Joël Biard et Jean Celeyrette (dir.), *De la théologie aux mathématiques. L'infini au XIV<sup>e</sup> siècle* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2005, mis en ligne le 29 août 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/131>

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# Joël Biard et Jean Celeyrette (dir.), De la théologie aux mathématiques. L'infini au XIV<sup>e</sup> siècle

Max Lejbowicz

---

## RÉFÉRENCE

*De la théologie aux mathématiques. L'infini au XIV<sup>e</sup> siècle*, Textes choisis sous la direction de Joël Biard et Jean Celeyrette, Paris, Les Belles Lettres (« Sagesses médiévales »), 2005, 320 p., 13,5 x 21 cm, *index rerum*, bibliographie  
ISBN 2-251-18102-4

- 1 Deux médiévistes de formation philosophique (Joël Biard et Christophe Grellard) et trois de formation mathématique (Jean Celeyrette, Edmond Mazet et Sabine Rommevaux), ont uni leurs compétences pour concevoir et réaliser ce recueil. Il se compose de neuf extraits d'œuvres rédigées au XIV<sup>e</sup> s. consacrés à l'infini – neuf extraits signés par huit auteurs, Thomas Bradwardine étant présent à deux reprises pour des écrits distincts, son *Traité sur le continu* et sa *Cause de Dieu contre les Pélagiens*. Chaque extrait est donné en traduction française seulement. Il est précédé d'une *Notice*, qui, d'un auteur à l'autre, suit globalement le même schéma. Elle procède d'abord à un double repérage en rattachant à son époque l'œuvre d'où l'extrait provient et en situant celui-ci dans celle-là ; puis, en analysant l'extrait avec minutie. Les *Notices* et les extraits sont coiffés par une *Introduction* de vingt-cinq pages, qui présente l'ensemble du recueil : elle précise la problématique qui l'ordonne et l'évolution qu'il permet de dégager. Le tout se termine par dix *Notices biographiques* : huit se rapportent aux auteurs dont les extraits constituent le volume ; et deux, aux interlocuteurs privilégiés de certains des auteurs retenus, à savoir Gautier Chatton et Henri de Harclay. Mais d'autres interlocuteurs apparaissent au fil des pages, qui en auraient également mérité une (Guillaume de Sherwood, Guillaume de

Heytesbury...). Trois de ces *Notices biographiques* ne donnent pas exactement les mêmes dates de naissance que les *Notices* (Gautier Chatton, Jean Duns Scot et Nicolas d'Autrécourt).

- 2 Le champ couvert par une anthologie est bien souvent limité arbitrairement, tant l'histoire, vue de près, se présente comme un continuum. Un autre type d'arbitraire marque la sélection des auteurs, tant les pressions éditoriales poussent à retenir un nombre d'élus compatible avec celui des pages fixé *a priori*. L'anthologiste réserve quelques paragraphes de son *Introduction* à montrer qu'une logique nécessaire a présidé malgré tout à ses choix. Dans le cas présent, le premier auteur retenu est Jean Duns Scot au motif qu'il systématise une nouveauté d'Henri de Gand : l'infini n'est plus seulement, comme le pensait le maître séculier, une détermination positive de Dieu ; il est le mode d'être de Dieu. Jean de Ripa est, dans les années 1350, l'auteur ultime : en distinguant l'infini, qui relève du créé, de l'immense, qui appartient en propre au Créateur, le maître franciscain porte à son achèvement « le processus d'autonomisation de l'infini (p. 286) » entrepris par Duns Scot un demi-siècle plus tôt. Voilà donc un XIV<sup>e</sup> s. qui dure une cinquantaine d'années ! En pointant cette approximation chronologique qui grève le sous-titre du recueil, je cherche à souligner l'extraordinaire intensité des débats dont l'infini fut le thème : ils n'occupent que quelques décennies mais attirent un nombre important de brillants esprits. Entre les deux Jean, et outre les auteurs déjà cités, apportent successivement leur pierre à l'édifice Adam Wodeham, Grégoire de Rimini, Nicole Oresme et Jean Buridan. Le propos du recueil est cohérent, et judicieux le parcours qu'il autorise. Je ne pense pas que l'annonce en est pertinente. Est-ce que les auteurs retenus cheminent sur une route qui conduit *De la théologie aux mathématiques* ? Jean de Ripa donne une première réponse, qui est sans ambiguïté négative. Sa conception de la latitude des formes reste subordonnée à ses options théologiques ; sa pratique des mathématiques est théologique. Que vient faire Jean Buridan sous une telle enseigne, lui dont les talents mathématiques sont inexistantes et dont le maintien délibéré à l'état d'artien est bien connu ? Et pourtant les deux extraits de ses *Questions sur la physique* donnés dans le recueil sont particulièrement intéressants ; ils reposent pour l'essentiel sur la distinction de deux infinis, l'un catégorématique et l'autre syncatégorématique. Leur appartenance ou leur passage à la faculté de théologie n'a pas fait oublier aux sept autres auteurs leurs dix ans de formation accomplis à la faculté des arts, sous la direction de maîtres dont Jean Buridan est le modèle. En changeant de lieu d'études, ils élargissent le champ de leurs investigations, ils se consacrent à d'autres textes, ils se posent de nouvelles questions. Ils n'en conservent pas moins le même mode de travail, le même socle conceptuel, le même cadre discursif, la même épistémé. Leurs écrits ne sont pas remarquables, parce qu'ils sont signés par des théologiens dans l'âme ; ils le sont parce que leurs auteurs appartiennent à une faculté où, par obligation institutionnelle, ne parviennent que les meilleurs étudiants. La fécondité de leurs écrits rend hommage, non à la seule théologie, mais à l'université médiévale prise comme un tout, dont, par impératif organisationnel, les théologiens constituent la fine fleur – Jean Buridan étant une heureuse exception. Évitions de verser dans l'hagiographie. D'abord, ces travaux sur l'infini n'ont guère eu d'incidence sur l'enseignement des mathématiques dispensé à la faculté des arts. Ils incarnent un moment de la recherche mais ne débouchent pas sur une activité pédagogique spécifique dans le lieu réservé au quadrivium et à ses prolongements. Ensuite, au nom d'une orthodoxie frileuse, Nicolas d'Autrécourt fut déchu de son titre de maître en théologie, interdit d'enseignement et relégué en

province ; et ses écrits furent brûlés. *De la théologie à la censure* est un des itinéraires empruntait par l'université médiévale dans le demi-siècle retenu, pour ne rien dire de ceux qui le précèdent ou qui le suivent.

- 3 Je viens de parler de cadre discursif. Dans ce recueil qui ne s'adresse pas en priorité aux spécialistes, il aurait été utile d'insister sur le mode d'exposition propre à l'université médiévale, la *quaestio per sic et non*. Sans elle, le ressort des débats qui agitent et fécondent l'alma mater est peu compréhensible. C'est également par impératif organisationnel que d'un auteur à l'autre les arguments et les contre-arguments se répondent. Un tel échange force les participants à s'engager dans des jeux de langage de plus en plus subtils, qui sont autant d'expériences de pensée de plus en plus fines. Est-ce un hasard si, à Oxford, le débat sur l'infini « semble se clore avec le traité sur le continu de Thomas Bradwardine (p. 31) », qui délaisse précisément la *quaestio* au profit de la méthode axiomatique ? Sur le continent, la clôture se dessine différemment, comme on vient de le voir : Nicolas d'Autrécourt perd le titre de théologien, que Buridan refuse d'acquiescer. Mais de part et d'autre de la Manche, une même menace plane sur les débats, que signale la fameuse devise : *disputandi more, non asserendi more*. Cette réponse du faible au fort, cette précaution que le censuré en puissance prend pour se mettre à l'abri du censeur en acte méritait d'être rappelée. Pour aussi excitantes qu'elles soient, les réflexions sur l'infini se moule dans des formes discursives spécifiques, qui participent à leur genèse et à leur éclosion, et qui en délimitent les frontières.
- 4 En somme ce qui manque à cet excellent recueil, c'est l'heure de synthèse institutionnelle avant les années d'analyse textuelle : les écrits présentés ont été pensés par les membres d'une institution qui est parvenue à un haut degré de sophistication et qui conditionne les œuvres réalisées dans son cadre. La lacune ne doit pas être exagérée ; elle ne doit pas dissimuler le plaisir de la lecture. Des textes fondamentaux qui étaient jusqu'ici d'accès difficile sont maintenant à portée de main, et brillamment commentés. Un tour de force a même été accompli : un historien de la logique médiévale a retrouvé le passage arithmétique de Jean de Sacrobosco dont Thomas Bradwardine s'était inspiré (p. 184, n. 10). Puisse-t-il continuer à explorer longtemps et en toute honnêteté ce continent encore trop peu parcouru par les médiévistes !